

# L'incestuel familial<sup>1</sup>

**Serge Lesourd<sup>2</sup>**

---

En introduction, quelques propos sur la façon dont nous parlons aujourd'hui les relations familiales : parentalité, conjugalité, maternalité. Ces termes nouveaux signifient quelque chose de fondamental dans le changement d'optique de notre lien social post-moderne sur la conception de la famille.

## *L'usage des mots*

Le parental, le conjugal, le maternel ce serait des choses que l'on pourrait apprendre, enseigner, éduquer, comme en témoigne les multiples colloques, émissions de télévision et ouvrages « scientifiques » sur ces questions. Au fond cela signifie que l'on saurait définir ce qu'est un bon parent, un bon couple, une bonne mère, etc. Face à cela, j'ai en tête cette formule de Freud, vieillissant après des années de travail, à qui une dame venait demander : « Docteur, vous qui savez, qui vous êtes occupé de ça toute votre vie, qu'est-ce que je pourrais faire pour bien éduquer ma petite-fille de 4 ans ». Et le vieux Freud de lui répondre : « *Oh madame, faites ce que vous voulez de toute façon ce sera mal !* »

La question de la famille semble être aujourd'hui radicalement et uniquement centrée sur l'enfant. La linguistique moderne illustre au mieux cette affirmation. Nous parlons aujourd'hui de famille monoparentale ou de famille recomposée, voire de famille homoparentale. Moi, ces termes ils m'ont toujours profondément étonné, même si je les utilise comme vous car ils nous permettent de nous comprendre. Pourtant une famille monoparentale moi je n'en connais pas. Jusqu'à preuve du contraire il faut toujours encore aujourd'hui deux parents pour faire un enfant. Ça changera peut-être dans les années qui viennent, comme nous le prédit le dernier livre de H. Atlan *l'utérus artificiel*. Peut être qu'il n'y aura plus qu'un parent grâce au clonage, peut être même plus du tout avec cet utérus artificiel, mais pour le moment il faut encore deux adultes, homme et femme qui unissent leurs gamètes pour faire cet enfant. Pour un enfant nous sommes toujours en face de deux parents, quand nous parlons de famille monoparentale c'est que nous centrons notre vision de la famille à partir de ce qui se vit sur le moment pour cet enfant là dans la situation vécue : il vit avec un seul de ses parents. Nous oublions alors que pour que cet enfant soit là, il a fallu qu'il se constitue avant une famille qui était une famille biparentale.

La même chose peut se dire à propos du terme de famille recomposée. Il y a quelques années, ce n'est pas si vieux que ça, nous parlions de parâtre et marâtre et les familles recomposées étaient éminemment fréquentes, souvent du fait du décès d'un des parents le plus souvent la femme qui mourrait en couche. Ces histoires de marâtres ont bercé nos enfances, de Cendrillon à Blanche Neige en passant par Peau d'Âne. Or aujourd'hui on ne parle plus de marâtre, on ne parle plus

---

<sup>1</sup> Bulletin de l'Action Enfance Maltraitée n°64 – Avril 2006

<sup>2</sup> Psychanalyste, professeur des universités et directeur de L'unité de Recherche en Psychologie : Subjectivité, Connaissances et Lien Social – Université Louis Pasteur – Strasbourg

non plus de fille mère, on parle de mère célibataire et de famille monoparentale ou de belle-mère et de famille recomposée. Ce terme, là encore, recentre la conception de la famille sur l'enfant, c'est constituer notre vision de la famille à partir de la place de l'enfant. Ce qui s'oublie dans cette conception c'est un des deux piliers constitutionnels de toute famille : pour qu'il y ait famille, il faut certes qu'il y ait une différence des générations, des parents et des enfants, mais il faut aussi qu'il y ait une sexualité agie entre des adultes pour concevoir l'enfant. Il faut donc une différence des sexes et que toute famille se constitue d'abord par l'union d'un homme et d'une femme.

Alors, si nous pensons aujourd'hui que l'enfant constitue la famille, cela veut dire que nous remettons en cause une des différences anthropologiques fondamentales : la différence des générations est liée à la différence des sexes et ce qui constitue une famille c'est d'abord l'union du couple. Pendant des siècles le foyer familial a été défini ainsi (un feu = une famille avec ou sans enfants). Aujourd'hui il semble impossible de penser une famille sans enfant. Toute une série de pratiques complexes sur la fabrication à tout prix de l'enfant, les PMA qu'une de mes patientes appelait les procréations *maternellement* assistées, sont issues de cette conception de la famille. Ainsi dans la majorité des jeunes couples, jeunes dans le couple pas obligatoirement dans l'âge des membres du couple, si au bout de quelques mois l'enfant n'arrive pas, le couple se précipite chez le médecin pour remédier à cette non constitution de la famille que constitue la non survenue d'enfant.

Ce n'est pas rien de penser la famille à partir de l'enfant, c'est un réel bouleversement de notre lien social et de notre conception du monde. Ce bouleversement anthropologique radical, tout un certain nombre d'entre nous est pris dedans sans le savoir.

### ***La bascule du crime de référence***

Je vais prendre encore un autre exemple pour tenter de vous faire entendre à quel point nous sommes pris dans un processus de transformation radicale de la fonction de l'enfant qui nous dirige sans que nous le sachions. Jusqu'il y a à peu près 80 ans, le crime fondamental, le crime des crimes celui qui est impardonnable, était le crime parricide, le meurtre du père ou de la mère. L'impardonnable, l'impossible était de tuer son origine. Il était impossible de s'auto fonder en supprimant son origine, il était impossible de se construire sans dette, sans origine. Les anthropologues ont beaucoup étudié cette question que l'on retrouve dans toute société. Freud, lui-même, a fondé la question de la Loi symbolique autour du mythe psychanalytique du meurtre du Père. Or au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle la définition du crime des crimes a changé, le crime des crimes n'est plus le parricide, mais le génocide : le crime contre l'humanité. Or ce n'est pas du tout la même chose de commettre un parricide ou de commettre un génocide. Loin de moi l'idée de remettre en cause le fait que les crimes nazis qui ont donné fondation à cette nouvelle définition, soient des crimes imprescriptibles. Simplement, je veux vous faire saisir l'enjeu de la bascule entre ces deux conceptions de l'innommable, de l'imprescriptible.

Commettre un génocide ce n'est plus tuer son père, c'est tuer son semblable, son même. Ce qui est interdit c'est de tuer l'humanité, l'ensemble de l'humanité. La bascule concerne la philosophie, l'éthique qui soutient l'interdit. Ce qui devient interdit ce n'est plus de tuer son

origine, mais bien de tuer son semblable, de commettre un crime contre son identique, c'est-à-dire au fond contre soi-même. Dans le crime des crimes génocidaire chacun, y est en tant que sujet éminemment concerné au titre de potentielle victime.

Cette bascule du crime fondamental a incidemment changé quelque chose de fondamental dans le statut de l'enfant dans la famille. Dans le crime originaire du génocide, le crime nazi, comme dans les génocides qui ont suivi au Rwanda, en Arménie, au Kosovo, les premiers visés par la destruction sont les femmes, la fonction maternelle, et les enfants, ces deux catégories humaines étaient les premières à rejoindre les fours crématoires. A tel que point qu'une arme de guerre est devenue le viol fécondateur : faire un enfant à la femme de l'ennemi, comme cela s'est vu au Kosovo ou au Rwanda, pour la déshonorer, pour perpétuer sa propre descendance en effaçant la trace de l'ennemi. Ainsi c'est le devenir qui est visé dans le crime génocidaire, le devenir de l'autre. Le crime imprescriptible post-moderne, vise non l'origine et donc le passé, mais le devenir et donc le futur. Il est impensable de tuer le futur.

C'est ce qu'exprime sous une forme guère différente, l'horreur que provoque aujourd'hui le seul crime qui peut encore mobiliser une nation entière, le crime contre l'enfant, le crime pédophile. C'est le seul crime pour lequel certains aujourd'hui réclament la réintroduction dans le code pénal de la peine de mort. Rappelez-vous le scandale qu'a provoqué il y a quelques mois la libération, puis la réincarcération pour trafic de drogue, d'un certain Henry, symbole vivant entre tous vu que c'est lui, le meurtrier d'enfant, qui le premier avait été concerné par l'abolition de la peine capitale.

Nous vivons aujourd'hui une nouvelle bascule dans laquelle le crime impardonnable devient le crime contre sa progéniture, son avenir, contre le prolongement narcissique du géniteur. La famille se centre sur l'enfant.

### ***La gestion des plaisirs source de l'éducation***

Encore un détour par l'organisation du lien social avant de voir ce que cela donne dans la clinique du quotidien pour nos enfants et pour les familles.

Tout lien social a pour fonction de transmettre à ceux qui vivent dans une société donnée les rapports de plaisirs et les rapports de jouissance. Le lien social vient dire ce qui est interdit, ce qui est autorisé, les règles sociales viennent fixer les limites dans les rapports à l'autre, les limites à l'obtention de son tout plaisir. Dans ces limites même, ce qui se dit au-delà des règles sociales, ce sont les représentations de ce qui serait le lieu du bonheur pour la société, le lieu de la plénitude et de la réalisation totale de soi. Ainsi les sociétés traditionnelles, les sociétés religieuses, avaient fixé le lieu du bonheur, le lieu du plaisir, le lieu de la béatitude au-delà de la mort, au paradis. Quand vous serez mort vous pourrez jouir vraiment et pleinement. Dans certaines religions on promettait 50 houris, dans d'autres les champs d'alou, dans d'autres la béatitude éternelle de la sanctification, dans d'autre la participation au grand tout. Dans d'autres, plus terre à terre, on vous promettait après la révolution le bonheur terrestre, mais d'abord il fallait se sacrifier à la cause pour y arriver et dans tous les cas accepter de souffrir sa vie terrestre imparfaite.

Que nous disaient ces sociétés du passé dans cette projection d'un bonheur après la mort, c'est que l'être humain restait un être en devenir dans sa réalisation. L'idéal du bonheur situé après la mort créait une tension de l'enfance à après la mort dans la quelle le sujet, toujours en devenir, allant devenant comme le dit Dolto, acquérait de plus en plus la capacité de vivre, la capacité de sagesse, la capacité de jouissance. Le vieillard trouvait ainsi, dans sa position d'intermédiaire entre les vivants et les morts, une position idéalisée fondamentale, celle du sage celui qui sait gérer les plaisirs et s'approchait de ce bonheur absolu.

Notre lien social a radicalement transformé ce rapport à la gestion des plaisirs, particulièrement dans son soutien au « tout tout de suite » dans la réalisation du désir. Cela se traduit dans le quotidien familial par exemple par le « rester jeune ». Ce rester jeune comme idéal de vie, prôné par la publicité, les médias, fait que de nombreux pères de famille vont ces jours-ci, Roland Garros oblige, ressortir les raquettes de tennis et tenter de rivaliser avec leurs ados de 14 ans, pour tenter de montrer qu'ils ne sont quand même pas si « décatés » que le pense leur jeune. Dans quelques semaines ce sont les vélos que nous verrons apparaître, pour les mêmes raisons. Combien de mères de familles vont aussi ressortir dans les jours qui viennent les adorables tenues d'été pour les quelles elles sont en train de faire le régime absolument draconien nécessaire pour apparaître dans les lieux de présentation des corps que sont les plages. Ce rester jeune fondamental du lien social on vous le propose de manière massive dans les émissions « people » où l'on voit par exemple un vieux monsieur, star des années 1960, essayer de refaire son service militaire, ou certaines gloires de la télévision noir et blanc essayer de jouer à la fermière. Il s'agit de maintenir active une éternelle jeunesse, de maintenir le sujet dans un état de grandissant. Il n'est pas question de passer au stade d'être grandi, il s'agit de rester un éternel adolescent, de rester dans l'état d'inachèvement que représente l'adolescence. L'adolescence dans sa capacité imaginaire de réalisation pleine du plaisir et du désir est un modèle social éminemment valorisé.

Un autre récit de notre lien social touche aussi directement nos représentations de la famille, il concerne la « fabrique de l'enfant ». Depuis une soixante d'années des progrès phénoménaux se sont mis en place : la liberté donnée aux femmes sur la possession de leur corps au travers de la contraception et l'avortement, la sécurité de la naissance, la formidable expansion de la néonatalogie, etc. Mais dans la suite des ces progrès et à la suite du slogan de ces années là, *un enfant si je veux, un enfant quand je veux*, aujourd'hui cette liberté, mal comprise par les générations suivantes, impose le récit qui porte notre fabrique de l'enfant: *il n'est plus nécessaire d'être deux pour faire un enfant*. En témoigne cette vierge anglaise qui a pu mettre un enfant au monde après fécondation artificielle. Rester vierge au moment de l'accouchement, je vous laisse imaginer la mégalomanie que cela pouvait représenter pour cette femme, mais aussi pour le médecin, dans notre culture chrétienne. En témoignent aussi, ces femmes de 60 ans qui portent un enfant, parfois l'enfant de leur fille ; ces femmes qui refusent les rapports sexuels fécondants et qui souhaitent avoir des enfants, je pense ici aux couples lesbiens, mais aussi ces hommes qui n'ont pas de raisons de ne pas avoir droit aussi à avoir leurs enfants sans en passer par le recours des rapports avec l'autre sexe qui est insupportable, les parents gays. Seul pour faire un enfant, un enfant pour moi seul, comme le chantait un air à la mode, *elle a fait un bébé toute seule*. Du coup, l'enfant qui jusque dans les dernières décennies était issu de l'échange entre les sexes et qui était pensé comme entre deux possédant ainsi une place particulière, se transforme en enfant prolongation de soi, en enfant chargé d'assurer le narcissisme de son parent, un enfant bien (dans les deux sens du terme) des parents. Cela se traduit dans la réalité quotidienne par ce fait tout ce qu'il y a de plus banal : aucun adulte ne

supporte plus que l'enfant n'aille pas bien, voire que l'enfant s'ennuie. Il faut que l'enfant soit heureux et occupé, or comme le disait Winnicott, l'ennui de l'enfant en présence de la mère est une des premiers signes de l'autonomie de l'enfant, signe fondamental de son accès à l'autonomie et nécessaire à la mise en place de sa créativité subjective.

L'enfant ne doit plus s'embêter, alors on demande à l'enfant ce qu'il souhaite. Regardez, par exemple les dernières publicités pour les voitures ce sont les enfants qui sont dedans et qui sont acheteurs. Deux exemples celle parue dans les journaux pour une voiture familiale dans laquelle est un couple d'enfants qui a placé autour de la voiture des policiers en lego. Le slogan en est *il n'y a pas d'âge pour avoir des rêves de grandeur*. L'autre qui passe à la télévision dans laquelle on voit un enfant rêver de voiture depuis son landau et qui se termine par un enfant de 7-8 ans caressant une voiture neuve pendant que l'on entend ce slogan, *il n'y a pas d'âge pour réaliser ces rêves*.

Ces deux publicités sont très symptomatiques et très représentatives de ce que représente l'enfant dans le lien social actuel. A tel point d'ailleurs que je n'ose plus vraiment aller chez mes amis qui ont des enfants petits. Je ne peux plus y aller d'abord parce que je ne sais plus où m'asseoir quand j'arrive, le canapé est envahi par les bouquins et les jeux de l'enfant, la télé diffuse un dessin animé, y des legos à peu près dans toute la pièce, en plus pendant le repas, il y a diverses interruptions pour le pipi, le baiser, le coucher, l'histoire de papa, puis l'histoire de maman. Quand arrivent onze heures du soir que mes amis se mettent enfin à table, moi je suis fatigué et je vais me coucher.

### ***La question de la nouvelle autorité***

Cette place de l'enfant au centre de la famille pose un certain nombre de questions du côté du parental. La première c'est la question du fonctionnement de l'autorité dans ce qui est conjoint à cette centralité de l'enfant : la démocratie familiale ce jeu de négociation permanente. Or ce jeu de négociation vient poser des questions à l'enfant car il ne sait plus repérer, y compris dans son comportement social (école, chez les autres, dans la rue) ce qui vient autoriser l'autorité. Or l'autorité c'est quelque chose qui se réfère au droit d'auteur, à l'énonciateur celui qui a le droit de parler. L'autorité c'est celui qui parce qu'il est auteur de quelque chose, auteur d'une phrase, d'un texte, a le droit de dire les limites. C'est bien parce qu'ils sont auteur de la vie, mais aussi auteur du mode d'être dans la vie de l'enfant, que les parents ont le droit d'autoriser. Si on reprend en cause cette fonction fondamentale des parents de préférence par rapport à l'enfant, alors effectivement tout devient discutable.

### ***Le maintien de la toute-puissance infantile***

Le deuxième point est lié à ce que je vous ai décrit du devenir, de la tension vers le futur, voire vers l'au-delà de la mort. Cette tension la psychanalyse l'a repéré comme une des fonctions fondamentales de la psyché humaine, l'idéal du moi qui est porteur du « devoir être » subjectif, de la valeur morale et éthique d'un devoir être qui soutient l'autorité. L'idéal du moi voilà ce qu'il énonce : *voilà ce que je devrais être pour être aimable, pour pouvoir être aimé*. Quand cette place est remise en cause, est refusée comme c'est le cas dans une société du « tout tout de suite », ce que vient prendre sa place comme organisateur de la psyché, comme régulateur des

rappports aux autres, c'est la fonction du moi-idéal. Or le moi\_idéal c'est la réalisation du rêve de toute puissance infantile, le moi idéal c'est *je peux tout*. Si *je peux pas tout* c'est soit parce que le destin, les méchants tsunami, les méchantes réalités, les autres jaloux viennent m'empêcher de le faire, ce qui construit les enjeux de la rivalité et de la guerre contre ces « axes du mal » qu'il nous faut vaincre, soit parce que je suis trop nul, ce qui ouvre aux voies de la dépression et de la dévalorisation individuelle qui est la maladie du siècle.

Nous proposons à nos enfants quelque chose du maintien de cette toute puissance infantile, parce que nous sommes aussi pris dedans. Quand nous leur disons que cela ne dépend que d'eux de réaliser leur vie, d'assurer leur bonheur et leur avenir, comme nous le dit le discours social libéral dominant, nous sommes pris dans une croyance collective un peu folle qui est que la science, la technique, la technologie nous permettront de tout régler, de tout réaliser. L'enfant incarne pour le lien social post-moderne cette tout-puissance, reléguant les parents à la fonction de soutien de cette toute puissance infantile.

### ***Quelques effets sur les demandes parentales***

Nous pouvons en voir les effets dans la formulation des demandes adressées au psychanalyste par les parents, quand ils consultent à propos de leur enfant qui prend souvent la forme suivant : Je ne sais plus quoi faire pour que mon enfant soit bien !

Les questions parentales actuelles qui s'articulent en terme de parentalité, d'éducation, d'éveil ; d'écoute de l'enfant, signent les modalités de l'organisation des rapports symboliques de notre lien social actuel, et la question parentale *je ne sais pas quoi faire pour que mon enfant soit bien*, exemplaire des demandes adressées par les parents à tous les « spécialistes » de l'enfant, en est un des exemples les plus marquants.

### ***A propos du je ne sais pas***

Ce premier temps de la phrase, remet le parent entre les mains d'un qui saurait, en l'occurrence le psychanalyste, ce qu'il faudrait pour que l'enfant soit bien. Cette demande, paradoxalement, ne s'adresse pas à un sujet supposé savoir, mais bien à un expert, un qui sait « vraiment », du fait de sa profession, de son expérience, de son dernier passage à la télévision ou dans les journaux. Il existerait, comme en témoigne les pages « psy » des divers magazines parentaux, spécialement ceux en direction des mères depuis longtemps, mais aussi plus récemment en direction d'abord des adolescents, puis des enfants, un « bon savoir-faire » avec l'enfant. Les premiers manuels de puériculture, les livres culte du Dr Spock et Laurence Pernoud, édités et réédités à des millions d'exemplaires, marquent l'entrée dans ce temps de l'expertise et des experts en éducation de l'enfant. Au nom d'un savoir scientifique, le plus souvent issu de la médecine ou de la psychologie, les experts donnent aux parents, aux mères en particulier, le mode d'emploi d'une éducation idoine, d'un bien élever son enfant. Ainsi s'est constitué au fil des ans un discours médico-psychologique de la puériculture bien ordonnée, et une éducation parentale adéquate à répondre aux besoins de l'enfant. Cette accumulation de savoirs, issus de la recherche préventive, constitue une normalisation de l'éducation, dont les parents ont été progressivement écartés. Ce sont les experts qui savent, non les parents. Au premier chef de ces constructions pseudo scientifiques les théorisations sur le rôle de la mère et du maternage dans

la construction de l'enfant et de son équilibre psychique, selon des critères de plus en plus affinés, précis et coercitifs. Le parent, la mère en particulier, doit être éduqué à son rôle parental, ce que recouvre dans notre discours actuel, le concept « mou » de *parentalité*.

Le parent se trouve ainsi, d'une part soumis à une norme éducative forte (les plus en difficulté des parents étant les plus soumis à cette norme), d'autre part soumis à des expertises externes sur son propre « être parental », sur sa façon d'inculquer à son enfant les normes et les valeurs de lien à l'autre qui sont les siennes. Le parent, quand son enfant présente une difficulté va chercher auprès des experts (à la télévision, dans des magazines, sur Internet) la réponse adéquate pour faire cesser la difficulté. Il n'est pas rare, dans les jours qui suivent une émission télévisée sur une question précise (enfant surdoué, asperger, TADHA, TOC ou autre SOC et POC) de voir arriver dans nos cabinets de psychologie des parents qui viennent vérifier auprès de l'expert que les troubles actuels de leur enfant sont bien des TADHA, des TOC, des SOC, des POC, un asperger, ou une précocité).

L'enfant se trouve ainsi réduit à l'état de signe de souffrance qu'il faut remettre en ordre, comme un garagiste vérifie les hoquets de voiture en diagnostiquant la panne et en changeant les pièces défectueuses. Le parent se trouve alors promu au rang d'expert de premier rang qui oriente sur un spécialiste chargé de bien faire pour le retour de l'enfant à l'état d'équilibre<sup>3</sup>. Mais au-delà de cette emprise de la fonction de l'expert dans les troubles de l'enfant, ce qu'en son fond dévoile cette nouvelle façon d'aborder le bien de l'enfant, c'est une déresponsabilisation des parents, une mise de ceux-ci sous « tutelle » de ceux qui savent bien, de ceux qui sont de « bons parents, de bons éducateurs » parce que justement ils savent. La protection de l'enfant, rôle majeur de la fonction parentale maternelle qui doit veiller sur le petit, est ainsi déplacé des parents au champ des experts. Le rôle maternant de protection, ce que Winnicott avait théorisé dans la fonction de la *good enough mother*, celle qui a à charge le *handling*, le *holding*, et *l'object presenting*, soit l'entrée dans le monde et sa présentation pour l'enfant, n'est plus dévolu à la mère, mais aux experts. L'expertise semble ainsi procéder d'une « maternalisation » du monde de l'enfance au profit de professionnels qui en spolient les mères.

### **Autour du *quoi faire***

La deuxième portion sémantique de la question des parents, le *quoi faire*, qu'ils ne savent pas, s'il s'appuie sur la fonction de l'expert qui lui sait, semble receler en son sein une autre dimension de notre conception du lien à l'enfant dans la modernité qu'il nous faut décoder plus en profondeur. C'est bien dans le registre du faire que se pose la question, et non dans le registre de l'être. Il ne s'agit pour la puériculture moderne de savoir ce que doit être un parent, ni ce qu'est un enfant. Les prescriptions adressées aux parents sont de l'ordre du faire, de l'action en direction de son enfant, au nom de ses besoins physiologiques, psychologiques et sociaux. Notons simplement au passage qu'à « bien traiter » l'enfant selon la définition de l'état de santé de l'OMS<sup>4</sup>, les désirs, qui construisent le subjectif de l'être, ont été rabattus sur les besoins, en général comportementaux de l'enfant. Dans cette conception de l'enfance, c'est la dimension de l'agir qui domine pour juger de l'état de bien être. L'enfant fait, doit faire, certaines découvertes, acquisitions, à certains moments de son développement et son état de

---

<sup>3</sup> Comment ne pas songer ici à ce qui se joue dans la réforme actuelle de la prise en charge médicale en France, et à la nouvelle fonction dévolue au médecin généraliste traitant.

<sup>4</sup> La santé est un état de bien être physique, moral et social.

bien être est jugé à l'aune de ses comportements, adéquats ou non à son moment de développement. Le parent a à charge de veiller à ce que l'enfant fasse, au bon temps et dans de bonnes conditions, ce qui est attendu de lui. Ainsi le parent doit – il « éveiller son enfant », « parler » avec lui, lui laisser l'initiative de ses choix. Autant de prescriptions qui régissent des « faire avec », des « savoir-faire » – pour reprendre le terme à la mode dans les procédures de validations et d'évaluations des acquis et parcours de vie. C'est à l'aune du faire que se mesure la capacité parentale éducative, et la capacité infantile. Lorsque le faire devient inadéquat (on ne dit plus déviant ou déficient) il est alors proposé à l'enfant les divers modes d'orthopédies éducatives ou rééducatives issus des techniques socio-comportementales : découvrir le sens de la responsabilité dans un séjour de vie dans le désert, apprendre à gérer sa violence par des techniques sportives de contrôle de soi, récupérer une énergie de travail au travers de cours particulier, etc. Si ces apports techniques supplémentaires ne règlent pas les questions qui se posent alors sont proposées des techniques plus thérapeutiques ; Ritaline<sup>®</sup> pour les TADHA, méthode d'activité Titch pour les troubles autistiques, thérapie aversives pour les phobies, etc.

La réponse devient technique, laissant de côté la question de l'expression subjective que peut être le symptôme. Un agir doit être adéquat, et rien ne doit échapper au savoir. Bien sûr ces diverses modalités d'éducation ou de rééducation de l'enfant trouvent leurs origines dans les thèses de la neuropsychologie expérimentale moderne, dont la DSM4 est le dictionnaire psychopathologique, elles sont donc « scientifiquement validées et démontrées ». Pourtant les effets qu'elles produisent sur le comportement parental envers l'enfant va au-delà d'une normalisation des modes éducatives. En effet, ces divers comportements sont traités sur le modèle du besoin, soit ce qui est nécessaire à la vie d'un être vivant, et non dans le registre du désir qui est l'apanage de l'animal humain depuis qu'il parle. Il s'agit de répondre à l'enfant par la présentation d'objets de la réalité satisfaisants, plutôt que de construire une dynamique désirante. Ce qui est problématique dans ce projet, qu'on ne peut critiquer, de donner à l'enfant « *ce qu'il y a de mieux pour lui* », c'est que les parents sont progressivement transformés en bonne mère nourricière dispensatrice des biens nécessaires à l'enfant. Celui-ci, comme le montre bien la transformation de son rapport au monde, ne se construit plus selon les mécanismes du manque et du désir, mais selon ceux de la privation et du besoin, comme en témoigne les nouvelles formes de psychopathologie de la vie quotidienne infantile qui ne sont plus référées au manque et à l'interdit, mais à l'impossible et à l'absence de limites.

### ***Au centre des propos que mon enfant soit bien***

Nous arrivons au cœur des motivations qui amènent les parents à poser cette question dans leur contact avec les professionnels de l'enfance. En effet tout parent vise de manière légitime au bien de son enfant, et en ce sens la question parentale n'a rien pour nous surprendre. Mais, ce qui vient à surprendre la psychanalyste c'est que le bien de l'enfant, ce qui ferait qu'il serait bien, semble déjà défini à l'avance dans la question parentale. Le parent sait, ou croit savoir car les experts le lui ont expliqué depuis qu'il attend son enfant, ce qu'est le bien de son enfant. La définition du bien-être a reçu dans le courant des dernières décennies une définition positive. La vie, et l'état de bien-être qui doit l'accompagner, n'est plus comme le disait Claude Bernard, *l'ensemble des forces qui résistent à la mort*, définition par la négative, mais c'est un *état de bien-être physique, morale et social*. Ce bouleversement est tellement radical qu'il est aujourd'hui possible d'obtenir des dommages et intérêt du fait d'être en vie. La Convention Internationale des Droits de l'Enfant n'est qu'un des exemples les plus parlant de ce droit positiviste qui régit le rapport des humains entre eux.



## *Un lien familial maternisé<sup>5</sup>*

Bien des bouleversements ont conduit à cette nouvelle définition du droit comme droit positif de l'être humain, comme droit imprescriptible lié à l'être, à l'existence même. Il serait trop long dans cet article de reprendre les divers temps de construction du droit positif. Pourtant deux modifications de notre rapport au monde méritent d'être citées ici pour soutenir ces propos. La première des modifications est la conception moderne de la filiation et de la procréation, telle qu'elle est apparue dans le courant du 17<sup>ème</sup> siècle, lorsqu'il a été possible de saisir le rôle des gamètes dans la procréation. La génération qui jusque là était attribuée à l'homme, du fait que son action était visible dans l'éjaculation, est devenue d'abord partagée, puis la propriété des femmes. La place prépondérante accordée au père dans le lien à l'enfant s'est transformée jusqu'à devenir le *papa peut-être* de la formule *Maman, c'est sûr, papa...* qui a régit le droit depuis la découverte de la fusion germinale. Dans cette transformation la place de la mère est devenue centrale dans le lien des parents à l'enfant, non qu'elle soit absente avant, mais son rôle s'est profondément modifié.

Dans les temps précédents cette découverte, le lien de l'enfant et de la mère était un lien de survie, de protection et de nourrissage. La fonction maternelle était protectrice, la place éducative était dévolue en direct à l'homme père. A la suite du changement des places la fonction maternelle a pris de plus en plus de place dans les liens parentaux, et ce d'autant plus depuis que les fonctions éducatives ne sont plus tenues par les hommes – pères, mais par les représentants de la société (enseignants, éducateurs, nourrices, etc.). La fonction familiale alors se rabat sur la fonction de maternage de l'enfant, sur les prémisses de l'éducation, et père comme mère sont conviés à tenir un rôle maternel vis-à-vis de l'enfant.

Nous assistons ainsi à une maternalisation du lien parental dont témoigne bien le rôle que les experts prône pour le père dans l'accompagnement de la grossesse et de la naissance de l'enfant. Ainsi le lien social, sous la poussée des technologies médicales modernes, a-t'il été forcé d'inventer de nouvelles formes de ritualisation et de construction du lien du père à son enfant. Les ritualisations modernes de la paternité font de l'homme un accompagnateur de la femme dans les processus de préparation à l'accouchement et dans l'accouchement lui-même. Prenons quelques-unes des « vérités injonctives » qui jalonnent aujourd'hui le parcours d'un père dont la femme attend un enfant.

*Le lien du père à l'enfant est fondamental pour l'enfant*, comme l'est le lien de la mère à l'enfant. Il faut donc que, le plus tôt possible, le contact père enfant s'établisse. Le père doit être présent à l'origine dans la réalité de la relation. Ainsi est-il proposé à l'homme, pas encore imposé, de parler au bébé dans le ventre de sa mère. Le bébé bien sûr réagit au son de cette voix paternelle en se déplaçant dans le ventre, par exemple.

*Le père est celui qui sépare la mère de l'enfant*, comme le dit la psychanalyse. Le père doit donc être celui qui agit la séparation d'avec la mère dans la réalité. Or il existe un moment propice à cette séparation, c'est celui où il faut couper le « *cordón ombilical* » qui est censé relié la mère à l'enfant pendant le temps de la grossesse. Il faut donc que le père fasse ce geste de séparation dans le processus d'accouchement en coupant le cordon ombilical. (Ce qui soit dit en passant ne

---

<sup>5</sup> Comme le lait du même nom qui n'est pas un lait maternel mais un ersatz.

sépare pas la mère de l'enfant, mais l'enfant du placenta, cette part de lui-même nécessaire<sup>6</sup> à la vie utérine que l'enfant doit perdre pour vivre sa vie extra-utérine).

Le père doit assister à l'accouchement de sa compagne cet instant merveilleux du « donner la vie » car il a participé à la création de cette vie, il est un des auteurs de cette vie. Être là, en ce temps, ne va pourtant pas sans risque comme le disent nombres d'hommes. Risque de voir ce lieu intime des plaisirs, le sexe de sa compagne *déformé, dilaté, envahi, déchiré*<sup>7</sup> par le passage de l'enfant, qui transforme ce lieu des délices en lieu de l'horreur et peut en faire un lieu « *désormais infréquentable* ».

Nous pourrions prolonger la liste de ces exemples à loisir mais est-il besoin d'empêcher le lecteur de prendre dans les exemples de la vie quotidienne des maternités, les exemples qui lui parlent particulièrement.

Le père, ici entendu comme papa de la réalité, devient un maternant au même titre que la mère, faisant de la structure familiale une structure maternisée, un lieu où la mère règne pour le bien de son enfant.

### *Le règne du maternel*

Suis-je en train de proposer un retour à la source de la partition des rôles entre père et mère, un retour aux valeurs de l'ordre moral ancien comme le prône parfois certains de mes collègues. Il n'en est rien, car si la situation familiale est celle que je décris, une situation de maternage, ce n'est que parce que notre lien social moderne est lui-même constitué sur ce modèle d'un maternage généralisé. La famille ne fait que transmettre, à sa manière, ce qui est l'idéal de notre lien social : une protection généralisée de l'être humain par un ordre social maternant, issu de la logique préventive médicale.

La transformation des rapports familiaux et des représentations de l'enfance qu'est la valorisation massive du **lien mère-enfant** au détriment de la relation au père, cette valorisation du lien, toujours premier du sujet humain, à la mère, pose alors pour l'enfant la question de la construction de la séparation d'avec cet « objet premier » nécessaire à la reconnaissance de l'autre comme différent et semblable, c'est-à-dire séparé. Les effets de violences communautaires, c'est-à-dire de repli sur le même, sont liés à cette impossibilité de séparation et de reconnaissance de l'autre et de la limite qu'il impose au sujet, comme nous l'avons vu plus haut.

La transformation est du **rapport des sujets au sexuel en acte**, la libéralisation des pratiques sexuelles (échangisme, transvestisme, homosexualité) et l'acceptation massive des possibles sexuels (comme le prônent les Queers théorie) situent la sexualité adulte du côté d'un agir de la perversion polymorphe de la sexualité infantile ; celle qui règne dans l'inconscient et dans le fantasme. Tout est possible dans le sexuel, sauf...la sexualité infantile, dont les enfants sont progressivement privés. Quand l'enfant, suivant le processus normal de son développement,

---

<sup>6</sup> Nécessaire car le placenta, au-delà de sa fonction nourricière, a une fonction encore plus vitale, celle de créer des leurrens endocriniens pour que le « corps étranger », le *greffon* qu'est le fœtus, ne soit pas rejeté par l'organisme maternel.

<sup>7</sup> Les expressions varient mais ont toutes été entendues sur mon divan.

découvre la sexualité et agit, dans la réalité sa découverte de la différence des sexes, ce passage est de plus en plus souvent vécu par le monde qui l'entoure comme la conséquence, l'issue d'un abus commis par un adulte. La *confusion des langues* dont parlait Ferenczi est plus que jamais d'actualité.

Ces grandes transformations de la sphère des plaisirs et du sexuel, comme des rapports familiaux et conjugaux qui les mettent en forme, induisent pour la construction du sujet dans le monde actuel deux difficultés.

Au niveau des instances idéales qui régissent les rapports du sujet au monde et au désir, il y a mise en avant de la fonction du moi idéal (celle qui s'origine de la toute petite enfance et qui est un «*rêve d'être et de toute puissance*» au détriment de la fonction de l'idéal du moi qui est un *devoir être*. Ainsi le sujet est tiré vers la toute puissance infantile du tout tout de suite, plutôt que porté vers une réalisation dans l'avenir d'un devoir moral ou éthique.

Au niveau de la réalisation du désir, toujours sexuel comme l'a si bien montré Freud et que le confirme aujourd'hui la neurobiologie, la réalisation du plaisir et du bonheur se fait sous un mode infantile, ce qui le confine dans la sphère de la proximité du déjà connu, en maintenant les proches, ceux qui ne sont pas différents du sujet, comme objet du désir. L'étranger devient la figure emblématique de la peur (en témoignent par exemple les comportements par rapport aux fermetures des lieux privés, ou la montée des xénophobies multiples et des renfermements sur des groupes plus ou moins sectaires). Le plaisir ne peut venir que du proche, du connu, du proximal.

Cette vision du lien à l'autre, liée à la perte de la référence tierce que comporte l'avènement de la science comme modèle d'organisation du monde (l'homme est maître de son destin, il n'est plus référé à un ordre extérieur), construit un repli sur le familial centré sur l'enfant et dans lequel domine la fonction maternelle de protection, nourrissage et réassurance. Cet univers est un univers pédocentré maternellement organisé, ce qui est, au sens propre du terme : un univers incestuel. Seul le registre de la parole, de la mise en sens et de la mise en mot permet de sortir de ce lieu incestuel, toujours infantile, que promet notre organisation sociale basée sur le refus de la différence (nous sommes tous égaux) et sur le déni du différentiel entre les sexes (toutes les sexualités sont identiques).

Je voudrais, pour illustrer ces propos proposer au lecteur une situation, un « cas » comme on le dit dans nos milieux, pour montrer combien la question de l'incestuel, voire notre conception moderne de l'inceste réalisé, pose des questions autrement plus complexes que ne le dit notre société de l'incestuel avec la « bonne mère », notre société maternelisée. Ce cas, issu de la pratique quotidienne du cabinet de l'analyste, donnera, je le souhaite au lecteur, des éléments pour comprendre ce qui se joue lorsque, comme c'est trop souvent le cas, nous confondons réalité des faits et réalité psychique, histoire de vie et subjectivité, social et intime.

### ***A propos de Laura, victime d'inceste***

Cette phrase, c'est Freud qui la relève chez un petit garçon, son petit-fils. Alors qu'il était au lit et n'arrivait pas à s'endormir, il interpella sa mère en lui disant : *Maman, parle-moi, j'ai peur dans le noir*. Sa mère lui répondit : « *Mais cela ne fera pas de lumière* », alors l'enfant lui rétorqua ce merveilleux « *si quelqu'un parle, il fait clair* ».

La parole a, de toujours, été au centre de la construction subjective, comme en témoigne le mythe fondateur de notre société occidentale, celui de la Bible : *Au commencement était le Verbe*. La création se fait par la parole, divine d'abord, puis par celle nommante d'Adam, le premier homme qui désigne les diverses espèces peuplant la terre de leur nom. Mais juste après cette création par l'acte verbal, deux nouvelles dimensions de l'humanité surviennent dans le texte biblique.

La première est racontée dans l'épisode de l'arbre de la connaissance. La moitié de l'homme – je dis bien la moitié de l'homme car en ce temps Adam et Ève ne sont pas encore sexués, ils sont faits de la même chair et ne connaissent pas le désir – ne supporte pas l'impossible à tout savoir et transgresse l'interdit divin. Cette dimension humaine de l'impossible à tout (savoir, avoir, être, etc.) c'est la castration dans son aspect symbolique : nul ne peut tout savoir, nul ne peut tout avoir. Notons que c'est par un acte sans parole que l'homme commet cette première transgression. Notons encore que c'est la part de l'homme, Ève, qui assurera par la suite le rôle de la Mère qui commet ce type de crime, celui de tout vouloir avoir pour elle, de tout vouloir savoir. Notons enfin que c'est celle qui deviendra une femme, celle dont Lacan dit justement qu'elles sont « pas-toutes », qui refuse ce pas-tout.

La deuxième dimension de l'humanité, qui suit de peu celle de l'épreuve de la castration, qui surgit après la création du monde par la parole, est celle de la rivalité jalouse et du meurtre entre les frères, l'épisode d'Abel et Caïn. Là encore il s'agit d'acte sans paroles. Aucun mot n'est échangé entre les frères.

Ainsi l'humanité, dans son exil, naît de ces deux actes sans paroles, de ces deux fautes<sup>8</sup> ... de langage.

Comment mieux dire que ce qui prime dans le rapport du sujet à l'autre est cette dimension que la psychanalyse explore depuis son origine, origine que Freud situe dans l'intervention de sa patiente qui lui demande « de se taire pour la laisser parler » : celle de la parole du sujet. Le sujet humain, le parlêtre comme le nomma pendant un certain temps J. Lacan, est fait de cette dimension langagière, de son immersion dans ce champ du langage qui le dépossède en partie de lui-même en même temps qu'il le crée. En effet tout sujet est d'abord nommé, parlé, construit en mot, par un extérieur à lui-même. Un bébé non parlé, comme nous le rappelle l'expérience de Frédéric II, meurt<sup>9</sup>. C'est cette extériorité qui construit l'enfant et qui devient le plus intime du parlêtre, le plus intime du sujet en constituant le noyau de son être de sujet, l'inconscient. Quand J. Lacan disait que l'inconscient c'est l'Autre, c'est ce qu'il voulait nous dire. L'inconscient est cette part de nous même qui nous vient de l'extérieur et qui nous est donné dans et par le langage. Mais du même coup le sujet dans sa constitution même s'échappe à lui-même, au moins partiellement, il ne peut totaliser réellement un être, il devient manquant d'une part de son savoir<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> Au sens du mot faute, celui d'erreur, mais aussi celui de manque.

<sup>9</sup> Frédéric II voulait savoir qu'elle serait la langue parlée spontanément par des enfants qui n'entendraient aucun langage. Il ordonna donc d'élever 40 enfants de manière parfaite au niveau des soins sans qu'il ne leur soit jamais adressé une seule parole..., bien sûr les 40 bébés moururent.

<sup>10</sup> Cf. l'arbre de la connaissance.

Toute tentative de créer une complétude, de refuser la séparation sera alors refus de la parole, refus de la construction subjective. C'est ce que nous nommons l'inceste, le non coupé. L'inceste, en son fond, ce n'est pas d'avoir des relations sexuelles avec son père ou sa mère, voir son frère ou sa sœur, l'inceste c'est de refuser la séparation, de refuser la coupure, de refuser l'impossibilité d'être complet et total. L'inceste c'est ce que décrit Yann Quéffelec dans son livre *Les noces barbares*, l'inceste est cette insistance à faire de la fusion, du Un. Cette dimension affecte au plus profond la construction subjective, car ce qu'elle met en péril c'est l'être même du sujet, elle ne peut mener qu'au meurtre et à la disparition. L'inceste se commet sans mot, hors langage, ce qui provoque cette dimension de silence qui l'entoure, non parce qu'il y aurait de la honte ou de la violence, mais bien parce qu'il n'y a pas de parlêtre dans l'inceste, pas de sujet qui pourrait parler en son nom. Je crois que le meilleur témoignage que vous pouvez lire sur cette dimension de l'inceste est celui d'Eva Thomas, car elle a pu sortir de l'inceste et se construire une subjectivité. Eva Thomas nous dit à la fin de son livre qu'elle peut parler avec son père, qu'elle s'est réconciliée<sup>11</sup> avec lui. Elle a intitulé son livre *Le viol du silence*. Cette expression est à entendre dans les deux sens : le viol est un fait de silence, sortir de l'inceste c'est parler, non de l'acte lui-même, mais pouvoir de nouveau parler en son nom, pouvoir devenir sujet d'une énonciation, pouvoir tenir un concile avec l'autre. C'est ce qui n'arrive pas au héros de Yann Quéffelec<sup>12</sup>, Ludovic, il ne peut parler et doit rester dans l'acte sans mot, dans la fusion mortifère avec sa mère. Ludovic ne peut accepter l'impossible symbolique – justement nommé inter-dit – celui de l'absence de complétude dans le langage. Pour lui, les mots ne peuvent prendre le double sens qui permet d'entendre l'énamoration de l'amour à la façon dont Lacan l'a écrite : l'hainamoration, la haine et l'amour sont toujours mêlés. C'est par contre ce qu'accepte Eva Thomas, et en cela son livre témoigne de la possibilité de sortir de l'inceste.

Le deuxième événement biblique de création de l'humanité, le meurtre d'Abel par Caïn, est aussi une impossibilité de séparation, mais elle ne situe pas sur le même plan, dans le même registre de la construction subjective. Le meurtre en acte et en silence est lui pris dans le registre de la rivalité imaginaire. Si Caïn tue Abel, ce n'est pas parce qu'il veut être en fusion avec lui, mais bien parce que ses offrandes n'ont pas reçu le même accueil de la part de l'Autre. La parole existe dans cet épisode, même si elle ne s'échange pas entre les frères, elle est adressée à un Autre, à un Tiers. Dans cette tentative d'être le même, dans ce refus de la différence que Caïn acte en silence, nous ne sommes plus dans le refus de la séparation symbolique, mais dans celui du refus de la différence imaginaire Abel et Caïn ne veulent pas faire du Un avec l'Autre, ne veulent pas tout savoir, tout être, tout avoir. Abel et Caïn acceptent le manque constitutif de l'être parlant, ils sont marqués de la castration, Abel et Caïn veulent être identiques, semblables dans le regard du Tiers, pas question de ne pas être le même. L'absence de parole n'est plus alors celle de l'impossible à dire, c'est celle de la similitude, celle de l'identité y compris amoureuse. Croire, comme c'est souvent le cas, que l'amour c'est pouvoir savoir ce que pense, ce que vit, ce que ressent l'autre, sans que celui-ci le dise est de ce registre de la fusion imaginaire. C'est la version la plus banale de la fusion, celle qui peut arriver à chacun d'entre nous, professionnels, quand nous croyons comprendre ce que vit le sujet en face de nous quand il nous raconte les horreurs qu'il a vécues. Fusion, tout aussi ravageante que celle de l'inceste, même si ce n'en est pas un, car elle nie tout autant l'existence de l'autre, non pas de façon symbolique cette fois, mais de façon imaginaire.

---

<sup>11</sup> au sens propre du mot, tenir à nouveau un concile, échanger à nouveau des points de vue par la parole.

<sup>12</sup> Y. Quéffelec, *Les noces barbares*, nrf – Gallimard.

Il existe ainsi deux façons fondamentales de refuser la séparation d'avec l'autre et de commettre le meurtre du sujet et de son acte fondateur qui se joue l'énonciation subjective dans la parole : la forme incestueuse de négation de l'autre dans la fusion directe avec lui, ce que la psychanalyse a nommé le refus de la castration symbolique, et la forme para-incestueuse de négation de l'autre dans le refus de la différence entre le sujet et l'autre, ce que la psychanalyse appelle l'envie. Ces deux formes, fondamentalement différentes, sont pourtant intimement liées. Freud en posant au cœur de la psychanalyse le complexe d'œdipe, n'affirmait pas autre chose. L'Œdipe comporte en lui ces deux aspects de la négation de l'autre : l'aspect incestueux dans la fusion amoureuse à la mère, l'aspect envieux dans le meurtre du père. De plus le mythe œdipien s'inscrit dans cette dimension du silence à l'autre. Jamais Œdipe n'aurait tué cet étranger sur le bord d'une route s'ils avaient échangé quelques paroles de civilité, jamais Œdipe n'aurait partagé la couche de la reine de Thèbes, si Jocaste avait parlé de ces chevilles enflées par les traces de la pénétration infantile. Ainsi le mythe œdipien ne peut se jouer que du silence des acteurs, comme l'œdipe infantile ne peut se mettre en acte que dans le silence, celui du fantasme dans le meilleur des cas, celui de la famille entière dans le pire. L'inceste ne peut être que du silence. Il n'existe que parce que le silence règne en maître sur le sujet, et il est silence du sujet.

Sortir de l'inceste sera alors « violer le silence », mais qu'est ce que cela peut vouloir dire de violer le silence ? S'agit-il de déballer au grand jour ce qui jusque là était tu ? S'agit-il pour reprendre l'expression à la mode de faire son « coming out » ? Je prendrai appui sur une cure pour vous dire ce que quelques années d'écoute des patients incestués et incestants m'ont appris de ce viol du silence. Laura, appelons-la ainsi, est une jeune femme d'origine libyenne qui est venue me voir parce qu'elle avait échoué au dernier examen de son diplôme de fin d'études supérieures. Son enseignant (un ancien patient), étonné qu'une de ses plus brillantes élèves vive cette épreuve, lui avait conseillé de venir me voir. Laura m'a tout de suite raconté l'inceste qu'elle avait vécu avec le frère de son père, son oncle<sup>13</sup>. Tout un travail de reconstruction eut lieu avec Laura qui dura quelques mois, jusqu'au jour où en se levant du divan, elle me dit qu'elle pensait avoir fini son travail. Je ne sais pas très bien ce qui me fit lui refuser cet arrêt. Entre temps elle avait réussi la session de septembre de son examen et avait trouvé un travail qu'elle menait avec brio. Elle avait constitué une relation affective stable avec un ancien camarade étudiant et envisageait de s'installer en couple. Bien sûr quelques troubles secondaires dans la sphère sexuelle restaient présents, une certaine difficulté à la relation amoureuse, spécialement une peur de la pénétration. Sans doute est-ce cet aspect qui me fit dire que quelque chose restait dans le non-dit, que le silence recouvrait encore une part de son histoire. A la séance suivante Laura commença en me parlant de sa naissance. Son père n'était pas revenu des USA, où il travaillait à l'époque, pour sa naissance. Il ne l'avait vu qu'à l'âge de 18 mois. Cette évocation, certes peu banale bien qu'assez fréquente dans le cadre des émigrations économiques, amena une crise de larmes dont Laura ne pût sortir qu'avec l'évocation d'une scène de son enfance où elle avait surpris sa mère en train de faire l'amour avec son oncle. La séance s'arrêta sur une parole de Laura qui se sentait « en rivalité avec sa mère » dans l'évocation de cette scène. C'est à la suite, donc, de mon « dire que non » à son désir de départ, que Laura pût évoquer sa position subjective dans son vécu incestueux, celle de la rivale.

---

<sup>13</sup> Cela évoquera au familier de la lecture de Freud, Katarina, ce cas qui parcourt toute son œuvre, depuis « *Les études sur l'hystérie* » jusqu'à sa dernière œuvre « *l'abris* ».

En évoquant ce moment de cure, je veux souligner ce qui a permis à cette patiente, comme à tout sujet frappé du silence, de retrouver le chemin de sa propre parole, le chemin de son énonciation en acte, celui donc de sa position désirante dans son vécu, aussi douloureux soit-il. Laura avait fait un réel travail sur sa place de victime et sur la violence qu'elle avait subie, sur la négation d'elle-même que représentait ce viol sur une petite fille entre 4 et 10 ans (l'âge de sa venue en France, loin de cet oncle). Laura avait reconstruit une identité, un narcissisme qui lui permettait d'accéder à une vie normale, voire de rencontrer en l'autre la capacité d'aimer et d'être aimée. Pourtant, malgré ce travail de fond, Laura restait d'une certaine façon en panne, ce que je ne manquais pas d'entendre dans la cure. Ce qui m'échappait, comme cela lui échappait à elle, c'était sa place dans cette histoire. Certes elle avait repéré ce qu'elle avait subi, elle avait cerné les enjeux de sa place d'enfant abusé, d'enfant victime, mais elle n'arrivait pas à dire, ni à comprendre en quoi elle, au sens le plus profond, le plus inconscient de son être, avait pu vivre cela sans rien en dire à une mère par ailleurs adorée. Le sujet en Laura restait insu, même si elle avait pu reconstruire une vie.

Cet insu c'est ce que je signifie à Laura quand je lui refuse l'arrêt du travail. Je lui dis qu'il persiste quelque part un silence, non qu'elle ne m'ait pas tout dit ce qui lui venait, mais que dans son dire même elle n'était pas vraiment là. La réponse ne se fait pas attendre, et elle me parle de sa naissance, de ce moment où en tant que sujet, comme chacun d'entre nous, elle était là sans y être. En effet de ce temps le sujet ne pourra jamais rien en dire d'autre que ce qui lui en est raconté. Les larmes qui suivent signent la tristesse de cette absence pour Laura — tristesse due autant à l'absence de son père, qu'à son absence propre dans le récit jusque là fait de son histoire. Ce qui survient juste ensuite est l'émergence de la position subjective de Laura, sa rivalité avec sa mère, avec qui (je reprends ici mot à mot ses termes) *elle partageait le même homme*. C'est dans cette rivalité que se niche la subjectivité de Laura, dans ce « être la même que sa mère ». La cure ainsi pût se poursuivre dans l'exploration, enfin, de la façon dont Laura, malgré la violence imposée du viol avait subjectivé son histoire, avait construit une place où le désir pouvait advenir. Serez vous étonnés si je vous dis que Laura avait jusqu'à la cure eut une vie amoureuse où elle était toujours « prise » entre deux relations, l'une platonique, l'autre sexuelle ?

C'est bien la parole qui vient ici soigner en permettant au sujet, non de dire, de raconter les événements de son histoire, mais bien de retrouver dans son dire même, dans sa parole la trace de sa propre implication dans cette histoire, la trace de sa subjectivité enfouie sous les diverses couches de souvenir. Laura, comme bien d'autres sujets pris dans des histoires douloureuses, voire sordides, nous fait entendre ici la nécessaire distinction à faire entre les différents usages de la parole. Parler pour un sujet comporte en effet deux fonctions. La première, celle que notre rationalité consciente met en avant, la production d'un sens transmissible à l'autre, la production d'énoncés. Ces énoncés c'est ce que Laura construit dans le premier temps de sa cure, elle produit du sens à partir de l'insensé, de l'impensable, du sens qui soit communicable à un autre et qui lui permette d'ordonner sa vie et ses rapports aux autres. Cette énonciation est fondamentale car c'est par cette énonciation que le sujet peut partager avec les autres un sens commun, peut construire une représentation de lui et de ses relations qui soit partageable. Certains ne peuvent plus construire ce sens de commun et reste alors dans des énoncés privatifs que l'autre ne peut saisir, ce sont ceux que nous nommons les délirants. Être hors de l'énoncé revient donc à ne plus pouvoir communiquer avec l'autre, à ne plus pouvoir avoir des repères communs qui permettent l'échange, mais être dans l'énoncé ne suffit pas à l'expression subjective. Dans toute parole quelque chose dépasse le simple énoncé. Quand vous dites par exemple à votre voisin « il fait beau ce matin » certes vous énoncez une vérité météorologique,

qu'il fasse réellement beau ou que vous utilisiez l'humour pour un temps de chien, mais en plus vous êtes dans la relation avec votre voisin. Par votre énonciation qui s'adresse à lui, vous le faites exister pour vous, comme vous vous faites exister pour lui. Ce deuxième aspect de la parole, l'énonciation, est constitutif du sujet. Le sujet existe parce qu'il est énonciateur, parce qu'il parle pour être et qu'il s'adresse à un autre. Cette énonciation était absente dans le premier temps de la cure de Laura, elle n'arrivait pas à trouver sa place dans son récit pourtant détaillé de sa vie. Dans l'histoire qu'elle avait construite en analyse en levant le voile sur les événements douloureux de son enfance, elle n'avait pas de place, elle restait purement objet victime des autres. Sans mon refus de son départ elle aurait pu, comme beaucoup d'individus, continuer à vivre une vie dans laquelle elle n'aurait pas eu de place subjective. Le refus de son départ, mon refus donc d'entériner cette absence d'énonciation, lui a ouvert la porte du « second tour » de son analyse dans lequel elle parle enfin, dans laquelle c'est l'énonciation de sa place dans cette histoire qui vient au devant de la scène. Certes le récit qu'elle en fait, organisé autour de la rivalité avec sa mère, n'est pas obligatoirement conforme avec nos représentations sociales de l'inceste et de la place de « victime » que nous donnons aux enfants dans ces événements, mais c'est la façon dont elle, en tant que sujet, a vécu son histoire, et il me faut bien l'accepter si je veux accueillir le sujet qu'elle est.

Ainsi dans ces récits de vie qui nous révulsent, qu'ils soient incestueux, meurtriers<sup>14</sup>, trop souvent nous nous arrêtons au récit, à l'énoncé des faits, sans doute parce que nous ne pouvons imaginer qu'elle serait notre propre position si cela nous arrivait. Trop souvent la violence du récit, la force de l'énoncé nous empêche de trouver une place subjective d'écouter, comme elle empêche celui qui raconte de trouver sa place d'énonciateur. La parole n'est pas toujours libératrice, n'est pas toujours curative et bien souvent dire ne change rien à la souffrance subjective, voire renforce l'engluement dans cette souffrance<sup>15</sup>. La parole ne devient libératrice et créatrice de subjectivité que lorsque celui qui écoute ouvre à celui qui parle la possibilité de sortir du récit, de l'énoncé, pour entendre sa place d'énonciation.

Comme nous l'avons vu avec la cure de Laura, se reconnaître et être reconnu comme sujet de l'énonciation prend du temps, voire même peut ne jamais arriver. Dans nos pratiques avec ces individus marqués par des événements de vie traumatiques qui nient leur place d'énonciateur, leur place subjective, si nous en restons au simple récit de vie, au simple énoncé, nous ne permettons pas à ceux-ci de retrouver derrière les horreurs vécues, la place subjective qu'ils ont malgré tout tenu. Le sujet, rappelons le, est toujours un sujet désirant, même dans ces cas, et permettre à l'individu de vivre autre chose, de re-construire une subjectivité « banalement souffrante » comme vous et moi, c'est lui permettre au-delà de sa place de victime de retrouver en quoi son désir était impliqué dans ce qu'il a vécu, en quoi son désir a été formé, voire déformé par cette histoire singulière. Faire le pari de sortir du silence, faire le pari de l'énonciation et du sujet, c'est, comme Pascal pariant sur l'existence de Dieu, penser que dans ces événements le sujet était malgré tout désirant, ce qui ne veut pas dire consentant aux actes commis. Dans ce cas, et seulement dans ce cas, la parole prend toute sa place et le silence, toujours assourdissant, peut faire place au dire subjectif de l'énonciation.

---

<sup>14</sup> Je renvoie ceux qui sont intéressés par cette question à mon article, écrit avec E. Bidaud, dans la revue *Adolescence*, « le meurtre du père rééllisé, un enfant chef de guerre » où se pose la même question de la différence entre énoncé et énonciation chez un enfant assassin pris dans les guerres ethniques de l'Angola.

<sup>15</sup> Que l'on pense ici à toutes ces associations de « victimes » dont certains membres ne peuvent plus exister que par cette appartenance. En dehors de cette étiquette ceux-ci ne vivent plus.